

À présent, ce qu'il faut faire n'est pas bien compliqué.

1. **Où que l'on soit, se mettre en grève**, interrompre le cours normal des choses.

2. **Une fac en grève, c'est une fac bloquée**. À l'heure où des parents d'élèves tentent de débloquent les lycées à coup d'extincteur (symbole), la naïveté n'est pas de mise. Une fac se bloque avec des tables, des chaises, des chaînes, et si besoin nous devant.

3. **Une fac en grève, c'est une fac occupée**. Que chacun rentre chez soi, c'est l'idée même de la défaite.

4. Grève, blocage, occupation, ouvrent l'espace propice à la lutte qui s'invente. On y voit **un commencement, et non un aboutissement**.

5. Dans chaque ville, trouver des points de ralliement à même de concentrer nos forces.

6. La République a besoin de la police. On se passe des deux. **ON PREND LA RUE**.

L'ordre c'est la mort

À Sivens, Rémi est mort en luttant. « Ça aurait pu être un ami, ça aurait pu être moi ». Tous ceux qui ont quelque idée du niveau de confrontation actuel le savent bien.

Ce n'est pas la première fois que la police tue, ni la dernière. Une fois pour toutes, ça ne passera pas. On va se battre jusqu'au bout, jusqu'au désarmement de la police : sa disparition.

Dans les têtes et les cœurs, l'irréversible est atteint. Il y va de l'honneur d'une génération. Nous nous levons, ou bien nous subissons. Nous faisons un précédent, ou bien c'est eux.

Pour pouvoir servir de génération sacrifiée, il faudrait d'abord s'être accommodé du statut de victime. Nous avons d'autres projets.

Les luttes en France, depuis quelques temps, deviennent conséquentes. Parce que les gens **NE RECULENT PAS**. Ni devant les flics, ni devant les conséquences de la lutte sur leur existence même. Si l'on écoute attentivement, le mot ZAD dit cela, comme le NO TAV italien.

On ne connaît pas Rémi. On peut juste dire qu'il n'a pas reculé.

Contrairement à ce qu'ont pu lâcher les raclures de service, il y a des façons de mourir à 21 ans qui échappent à l'absurde ordinaire. Il a semblé possible et naturel à certains de ramener le tragique au stupide. Comme s'il s'était agi, ce soir-là, d'un accident de la route. Aussi archaïque et anormal que cela puisse sonner, Rémi est un destin. Rien ne peut venir dissocier sa vie de ce qu'il y cherchait. Et qu'il cherchait encore au moment de dire : « Là, il faut y aller ».

Il y a une phrase dans L'Homme qui rit : « Le destin est une lettre dont le sens est donné dans le post-scriptum », dans la façon de vivre. Rares et puissants les destins pour qui la mort même n'est pas le point final, ils continuent de s'écrire collectivement dans la révolte. Elle est le deuil qui leur convient.

Lutter conséquemment, dans les représentations de la gauche bien intentionnée, ça doit être planter ses propres patates, quelque chose comme ça. Maintenant, ça va être compliqué d'édulcorer les choses. Vivre dangereusement ou mourir d'ennui. Jouer avec le feu ou devenir adulte. Les amis ou la réussite sociale. Le choix est vite fait. On opte pour un bonheur immédiat mais difficile. Plutôt que de travailler à effacer leurs rêves, il y en a qui s'obstinent à leur trouver des voies d'accès dans le monde.

Les seules voies praticables sont des lames dans le ventre de l'ordre social. C'est ce que l'on peut souhaiter de mieux à cette génération : une guerre-que-l'on-choisit.

« La jeunesse se radicalise », observait, ces jours-ci, une crevure du PS. « Pour l'instant c'est dans les urnes, pas encore dans la rue. » Faux. Sans pouvoir à l'avance en connaître la nature, la jeunesse n'attendait qu'un signal. Le signal est venu. On peut toujours décider de ne rien entendre.

Jean-Christophe Cambadélis arguait ensuite d'une minorité de radicaux-dans-la-rue. Après tout les zadistes ne sont qu'une poignée. Si la question était numérique, on ne pourrait jamais commencer à lutter, puisqu'au commencement on est censé être seul. Or, tous les jours on commence à lutter, tous les jours on s'aperçoit qu'on n'est pas seul, que un n'est pas égale à un. En vérité, il s'agit de connaître la portée de ce qui se passe, plutôt que le nombre de divisions. Et il faut croire que les gestes de quelques-uns, après les avoir émues, peuplées, hantées, et démangées, commencent à animer, mouvoir et déchaîner des foules de gens. Voilà ce qui se dessine quand on dit que la peur a changé de camp. Dans les rues de Toulouse, Albi, Nantes, Dijon, Rennes, nous avons vu une hostilité diffuse envers la police prendre une forme concrète. À base de tout un tas de trucs, insultes ou pavés, en travers de leur gueule. Deux secondes auparavant, ils faisaient la loi. Nous avons vu les baqueux reculer comme des merdes, chassés par une foule hétéroclite. La police est maltraitée de mille façons. Comme une réalité scandaleuse, un déchet historique.

On déteste la police. On veut la voir disparaître. Elle écrase ce qu'il y a de plus vivant, et tout ce qu'elle défend pue la mort.

On la déteste, toute rationalisation est inutile, en dire plus est superflu. Ce sentiment est le plus fiable que l'on connaisse.

Observons que les flics – l'humanité instrumentale par excellence – maintiennent l'ordre sans jamais se poser de questions. Il n'en faut pas plus pour nous inciter à le faire. Qu'est-ce que l'ordre ?

Qu'est-ce que le maintien de l'ordre? C'est l'alpha et l'oméga de la force qui nous détruit, qu'on doit détruire. C'est un état : être gouvernable. C'est un régime politique : l'économie. Les forces de sécurité ne sont pas seules à officier en la matière.

Le maintien de l'ordre, c'est la police qui ramène le calme, et la police des comportements. C'est la gestion des débordements, et la production des identités, des qualités, des perceptions. Dans cette logique, il importe qu'on te maintienne à l'intérieur de l'une ou l'autre cage, qu'on t'y reconduise sans cesse, et il importe aussi que tu les construises de toi-même, selon une conception bien particulière de « l'autonomie », façon 1984.

L'ordre est une Prison, en ruine donc toujours en chantier, on te trouve du boulot. Tout ce qui est social est carcéral. La moindre communication entre les cellules, le moindre yoyo, est répréhensible.

Dans ces conditions, la question révolutionnaire se pose en des termes simples et absolument inséparables, solides tant qu'on les tient ensemble. On est anarchistes, parce qu'il nous faut détruire, détruire, détruire les murs, et qu'on ne doit jamais l'oublier. Les murs se relèvent aussitôt ; et pour que cela tienne toujours de l'élan vital et non du supplice, on est aussi communistes. On construit une puissance commune, sensible, en mouvement. On appelle à la constitution en force des sensibilités.

Ce qui menace l'ordre, la forme moderne des invasions barbares portant à l'Empire le coup fatal, c'est le déferlement des bandes. Ce n'est pas le « prolétariat », ni le « peuple », ni quelque autre fiction utile à l'art de gouverner. Il n'y a que des nous : quand on commence à se dire "nous", et que c'est un événement. Nous parlons de bandes disposées à ne rien lâcher, qui s'exposent, se confrontent et se bouleversent chemin faisant.